

**STUDI
FRANCESI**

Studi Francesi

Rivista quadrimestrale fondata da Franco Simone

**161 (LIV | II) | 2010
Varia**

Le roman populaire au service de l'histoire contemporaine: "La Juive au Vatican", et "Débora", de Joseph Méry

Sophie Guermès



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6516>

DOI : 10.4000/studifrancesi.6516

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 septembre 2010

Pagination : 315-323

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Sophie Guermès, « Le roman populaire au service de l'histoire contemporaine: "La Juive au Vatican", et "Débora", de Joseph Méry », *Studi Francesi* [En ligne], 161 (LIV | II) | 2010, mis en ligne le 30 novembre 2015, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/6516> ; DOI : 10.4000/studifrancesi.6516



Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Le roman populaire au service de l'histoire contemporaine: “La Juive au Vatican”, et “Débora”, de Joseph Méry

La Juive au Vatican et sa suite *Débora*, ont été écrits par Joseph Méry entre 1850 et 1852. Ces ouvrages aujourd'hui oubliés, imaginés par un polygraphe non dénué de talent¹, ne sont pas des romans historiques mais des romans dans lesquels tous les ressorts du romanesque², proche du genre du feuilleton (multiples personnages que l'on retrouve dans toutes les situations possibles; opposition manichéenne du bien et du mal; suites d'épreuves; enchaînement de coïncidences; rebondissements; dissémination d'indices; objectif fixé et poursuivi en dépit des obstacles) sont mis au service d'un événement historique dont ils évoquent la genèse: l'ouverture du ghetto de Rome par Pie IX deux ans après son accession au pontificat. Le thème de la judéité, inscrit dans les deux titres, est présent dès le premier vers du poème en latin dédié à Pie IX («*Gens hebraea dolens tiberina torpet in urbe...*») et le titre du premier chapitre, *Une famille israélite*. Les dernières lignes de *Débora* le rappellent encore. Ces livres – et là réside leur originalité – forment une chronique fictive servant de prélude à un acte politique réel; l'exemplarité d'un tel acte se déduit de celle de deux personnages (Christophe Santa-Scala, au nom transparent, et Débora), auxquels l'auteur attribue une fonction médiatrice, et dont l'engagement et l'héroïsme permettent d'influencer la conduite du nouveau pape envers la communauté juive de Rome.

L'action commence à Tunis le 13 novembre 1838, et tous les événements qui se déroulent par la suite à Gênes ont lieu jusqu'en 1840. Après quoi le récit s'interrompt: il ne reprend que six ans plus tard, au moment de l'élection de Pie IX. Grâce au prince Santa Scala, devenu cardinal, c'est un pape présenté comme libéral qui est élu, contre des candidats rétrogrades comme Mario Mattei et Luigi Lambruschini (secrétaire d'État du pape précédent, Grégoire XVI, et particulièrement détesté). Mais, si Pie IX prend la décision sur laquelle repose l'ensemble de ce long roman (la motivation immédiate de celui-ci étant l'abolition des mesures coercitives prises depuis des siècles à l'égard des juifs, prélude à l'ouverture du ghetto), il n'apparaît que très peu en tant que personnage³: nulle part dans la première partie, *La Juive au Vatican* (d'autant que lorsque se déroulent les dix-sept premiers chapitres, il n'est encore qu'évêque d'Imola), et seulement trois fois dans *Débora* (I, 2; II, 10; III, 1). La matière du roman est constituée par une succession d'événements qui surviennent dans l'entourage d'une très jeune fille, l'héroïne éponyme. Autour d'elle gravitent une multitude de personnages qui donnent naissance à des intrigues parallèles toujours

(1) Parmi son immense production, ses autres ouvrages sur l'Italie (*Nuits italiennes* (1838), Paris, Michel Lévy, 1853; *Saint-Pierre de Rome*, Paris, Gabriel Roux et Cassanet éditeurs, 1854) ne manquent pas d'intérêt.

(2) La structure du roman correspond à ce que Claude BRÉMOND, dans *La logique des possibles nar-*

ratifs (*Communication*, EHESS, 1966 – repris dans *L'Analyse structurale du récit*, éd. du Seuil, coll. «Points», pp. 67-69), a nommé «l'enclave»: «Cette disposition apparaît lorsqu'un processus, pour atteindre son but, doit en inclure un autre, qui lui sert de moyen, celui-ci pouvant à son tour en inclure un troisième, etc.»

liées à l'éros; celles-ci se distinguent toutefois des digressions par leur convergence vers le nœud du récit.

Le prince Santa-Scala est l'autre personnage principal, agent du bien, tout aussi fictif que l'héroïne. C'est en fait de lui, de ses décisions et de ses initiatives, que dépend l'essentiel: aussi bien le désir de voir les juifs humainement traités que l'action concrète qui en permet la réalisation, puisqu'il est l'artisan de l'élection du cardinal Mastai Ferretti, lui-même présenté comme suffisamment éclairé pour se laisser gagner par les arguments de son prélat et ami. Santa-Scala prouve que l'exercice du pouvoir peut être compatible avec l'effacement de soi au profit d'un intérêt collectif; il illustre la noblesse d'esprit et de cœur. Comme Débora, qu'il a connue jeune adolescente, il incarne l'abnégation, étant exclusivement tourné vers autrui.

Tout roman populaire est construit sur des schémas antihétérotiques et un système d'oppositions. Ceux de Méry ne dérogent pas à la règle: le contraire de Santa-Scala est représenté par Talormi, qui concentre toutes les forces du mal: ancien prestidigitateur devenu espion à la solde de l'Autriche, il poursuit jusqu'au bout une implacable vengeance qui ne prend pas sa source dans l'antisémitisme, mais dans l'échec d'un projet de mariage. Ainsi, c'est une blessure narcissique infligée à un personnage fictif et rempli de haine qui va contribuer à la construction romanesque élaborée pour rendre compte d'un acte réel, accompli par un être entré dans l'Histoire, et animé par le souci de la justice et de la charité. Les personnages principaux, fortement caractérisés, sont immuables: de fait, homme du ressentiment, Talormi reste totalement égocentrique.

Cet entrelacs de la fiction et du réel se manifeste dès les premières lignes du roman, où le logement de la famille Costantini (celle de l'héroïne) s'inscrit dans le paysage communément offert à la vue. Seule une restriction portant sur la date (c'est en 1838 que la maison des Costantini est détruite, tandis que leurs habitants fuient «les forbans lancés à la curée des trésors de l'Israélite») relègue cette situation dans le passé – donc dans l'invérifiable *hic et nunc*. L'incipit, accumulant les détails précis, a valeur de témoignage: «Tout marin, tout voyageur qui a visité Tunis avant 1838 se rappelle avoir vu, devant une petite baie couronnée de tamaris, une maison de chétive apparence pittoresquement jetée sur la côte, et dont la toiture plate se voilait de rameaux flottants, de lentisques et de palmiers [...]» Puis, le prince Santa-Scala fait état d'un illustre lignage, qui justifie son engagement: il est un descendant de Christophe Colomb. Ainsi, «[...] cette glorieuse filiation oblige Christophe Santa-Scala [...] à consacrer son existence à d'autres rudes travaux, qui seront les découvertes d'un monde moral caché aux hommes jusqu'à ce jour par le vieil océan de l'erreur»⁴. Les chapitres suivants, qui se déroulent à Gênes, sont émaillés d'évocations de la ville telle qu'elle se présentait aux yeux des voyageurs réels; caractéristique amplifiée à partir du chapitre XVII, qui situe presque définitivement⁵ l'action à Rome. Le roman décrit peu (c'est le fil conducteur qui importe, d'où l'omnipotence de la narration)

(3) On remarque au passage que Méry mêle à ses héros fictifs non seulement un personnage réel, le patriote Angelo Brunetti, dit Ciceruacchio, mais encore le pape alors en exercice, ce qui est rare dans la littérature ayant Rome pour objet (Dumas imaginera en 1853 dans *Isaac Laquedem* que ce dernier raconte au pape sa destinée de juif errant, mais l'action se situe en 1469, sous le pontificat de Paul II; seul Zola fera de même, en imaginant, à la fin de *Rome* (1896), une conversation entre son héros, Pierre Froment, et Léon XIII. Mais là s'arrêtent les

ressemblances: le roman de Méry défend Pie IX (à un moment où celui-ci sort de dix-sept mois de fuite à Gaète) en rejetant les erreurs et les lenteurs sur l'entourage de ce dernier; celui de Zola prend ses distances avec l'immobilisme de Léon XIII, même s'il loue l'intelligence du pape.

(4) *La Juive au Vatican* (Paris, Arnauld de Vresse, s. d.), p. 27. Dans cette édition, un seul volume rassemble vingt-quatre chapitres, contrairement à *Débora*, dont les trente chapitres sont répartis en trois volumes dans l'édition L. de Potter (Paris, 1852).

mais nomme abondamment, convoquant de façon permanente la caution du réel comme cadre de l'action; non seulement de nombreux monuments de Rome, mais aussi des rues, places ou quartiers, surgissent au fil du récit, ainsi que des coutumes ou fêtes, qui sont régulièrement proposées à l'information du lecteur: la «luminara», la naumachie de la piazza Navona, la fête du quartier populaire Testaccio, l'arrivée des «piferari» descendus des montagnes à Noël et la célébration de la «Befana», la bénédiction des chevaux devant l'église Sant'Antonio Abate, le carnaval romain ou encore, dans les environs de Rome, la fête des fleurs à Genzano.

Mais cette fonction référentielle du roman est encore confortée par l'appui sur la réalité historique: le chapitre XV, intitulé *Intermède politique*, renseigne le lecteur sur la situation de l'Italie dans les dernières années du pontificat de Grégoire XVI (pape issu du parti des «zelanti», et pro-autrichien); le chapitre XVIII cite quelques prétendants avérés au conclave; le chapitre XXII résume – brièvement, et incomplètement – le sort qu'empereurs et papes ont réservé à la communauté juive de Rome: «Dans le quartier méridional, sur un chemin formé par de petites rues et des maisons gigantesques, on trouve une porte cintrée que garde un soldat pontifical. Là commence le *Ghetto*, purgatoire terrestre des juifs. Tibère avait chassé les juifs de Rome; Domitien les rappelle et les trouve excellents pour payer l'impôt; le pape Clément VIII partage l'opinion de cet empereur, et les parque dans le Ghetto, où ils vivent d'une mort continuelle, encore aujourd'hui» (p. 259). Suit une description du lieu, considéré comme le pire du pays⁶. Au passage, Méry commet une erreur, en attribuant à Clément VIII (Aldobrandini), qui régna de 1592 à 1605, une mesure qui revient à Paul IV (Carafa), dont le pontificat, commencé en 1555, s'acheva quatre ans plus tard. C'est celui-ci, dès qu'il s'assit sur le trône de saint Pierre, qui prit contre les juifs des mesures coercitives dans la bulle *Cum nimis absurdum*, datant de 1555, et qui les obligea à vivre dans un quartier séparé, d'où la création du ghetto. Quelques années plus tard, en 1569, Pie V promulga à quelques jours d'intervalle deux bulles très hostiles aux juifs, *Hebraeorum gens* et *Cum Hebraeorum malitia*, tout comme le pape évoqué par Méry, Clément VIII, en 1592 (*Cum saepe accidere*) et 1593 (*Caeca et obdurata*).⁷

Ce recours à l'Histoire se vérifie encore dans *Débora*: le chapitre II de la première partie détaille les mesures prises par Pie IX pour réduire son train de vie: trois plats servis à sa table au lieu de sept⁸, vente de la moitié des soixante chevaux du Vatican, économie de 6000 écus sur les fleurs, reversement de son traitement d'évêque – 40000 écus – à la ville d'Imola, enfin, huit écus journaliers de desserts non consommés à distribuer aux pauvres du Borgo Nuovo. Il décide aussi une amnistie générale permettant aux exilés de retrouver leurs familles. Mais la Curie freine cette orientation libérale, et le chapitre III de la deuxième partie décrit le réveil de la jeunesse dans les Etats pontificaux: «Les esprits trouvèrent bientôt de nouveaux

(5) Les derniers chapitres se déroulent non loin, à Viterbe.

(6) Pour une description du Ghetto avant l'ouverture des portes ordonnée par Pie IX, voir déjà *Rome souterraine*, de Charles DIDIER, paru en 1833 (éd. S. GUERMES, Droz, Textes littéraires français, 2007, chap. XVI, pp. 370-371; et deux allusions au même lieu, p. 249 et p. 361).

(7) Deux siècles et demi plus tard, Léon XII témoigna une certaine indulgence, en autorisant un relatif agrandissement. Mais c'est Pie IX qui, les 17 et 18 avril 1848, fit ouvrir la fameuse – et unique – porte, tenue fermée du coucher au le-

ver du soleil, et derrière laquelle s'entassaient des centaines de familles. Toutefois, le ghetto ne fut détruit qu'en 1888, soit dix-huit ans après la prise de Rome.

(8) On rapprochera cette décision de celle du cardinal Severoli (un instant pressenti lors de la succession de Léon XII en 1829) rapportée par Stendhal dans *Promenades dans Rome*: «Sévérioli passait pour un saint [...], parce qu'il avait défendu à ses gens de mettre plus de trois plats sur sa table lorsqu'on lui conféra le riche évêché de Viterbe» (Gallimard, Folio-classiques, éd. V. DEL LITTO, préface M. CROUZET, p. 414).

éléments d'inquiétude politique dans le mouvement réactionnaire qui se manifestait autour du nouveau pape. D'invisibles mains étouffaient dans leur germe les réformes promises; de criminelles aspirations s'élevaient par-dessus la chaîne des Apennins et arrivaient aux oreilles autrichiennes toujours ouvertes du côté du Vatican. Les suppliques libérales adressées par les Légations et signées des noms les plus illustres, s'arrêtaient à la porte de Pie IX et ne la franchissaient pas. Les mécontentements prenaient chaque jour une nouvelle énergie, en menaçant de devenir sérieux» (p. 76). La question des juifs est donc replacée dans un contexte de revendications plus généralement politiques. Il est intéressant de comparer les explications synchroniques proposées par l'auteur avec d'autres opinions: celle d'Edmond About, beaucoup plus nuancée, dans *La Question romaine* (1859) et dans *Rome contemporaine* (1861)⁹; celle du journaliste A. S. Kauffmann dans *Chroniques de Rome* (1865), également critique¹⁰; enfin, le jugement diachronique d'un historien de la fin du xx^e siècle spécialiste de la papauté: «Rompant avec la politique de répression de Grégoire XVI, Pie IX acquiert une réputation de libéral dès ses premières mesures: choix du cardinal Gizzi, libéral, comme secrétaire d'État, annonce d'un programme de réformes administratives, et surtout décret d'amnistie. "Nous avons tout prévu, excepté un pape libéral" observe Metternich pour qui Pie IX est un homme "chaud de cœur, mais faible de conception et sans esprit de gouvernement". L'opinion, excitée par un pamphlet de Gioberti *Il gesuita moderno* (1847), s'en prend aux jésuites d'esprit absolutiste et au parti 'austro-jésuite'. Le clergé se rallie à la cause nationale et Pie IX devient le symbole du réveil italien.

Mais la réalité est autre: Pie IX, dans sa première encyclique *Qui pluribus* (9 novembre 1846), a dénoncé le libéralisme religieux, "cet épouvantable système d'indifférence", et reste attaché à une conception monarchiste et autoritaire de ses pouvoirs, temporel comme spirituel. Il hésite à faire les réformes souhaitées par les libéraux, et, sensible à sa popularité, il attend que des manifestations de foule lui arrachent des concessions pour les effectuer»¹¹.

Enfin, dans un souci de transparence pré-naturaliste, l'auteur éprouve le besoin d'insérer deux documents dans son roman. Tout d'abord, des extraits de la bulle *Pro Judaëis* édictée par le pape Benoît XII, selon Méry, pendant la semaine sainte de 1334.

(9) Cf. Edmond ABOUT, *La Question romaine* (1859), 2^e éd. revue et corrigée, Paris, Michel Lévy frères, chap. XIII, pp. 132-133 (sur le *pre-cetto*), et chap. XV, pp. 155-166 (sur la situation faite aux juifs); et *Rome contemporaine*, chap. III, Paris, Michel Lévy frères, 1861, pp. 90-109 (long chapitre constatant le délabrement et l'insalubrité du Ghetto, et faisant le point sur les mesures d'assouplissement promulguées par Pie IX). Voir aussi deux descriptions du Ghetto quasi contemporaines: celle d'Adélaïde-Louise D'ECKMÜHL DE BLOCQUEVILLE, dans *Rome* (Paris, J. Hetzel, 1865, chap. XVII, pp. 241-254), très favorable à la fois aux juifs et à l'action de Pie IX, même si elle constate que le Ghetto est encore insalubre (elle imagine que les tortues de la piazza Mattei toute proche lui disent: «Ne t'attriste pas, notre marche est lente, mais nous arrivons plus sûrement au but que la cavale impétueuse; et comme nous, crois-le, les pauvres Juifs finiront par arriver!»); et celle de Louise COLET dans le dernier volume de sa tétralogie *L'Italie des Italiens* (*Rome*, Paris, Dentu, 1864, chap. XLI, pp. 241-243, puis chap. XLII, p. 246):

«Me voilà aux abords du Ghetto, gardé par des soldats pontificaux. Il y a à peine quelques années que des chaînes de fer cadenassaient le Ghetto dès le soleil couchant et empêchaient les parias qui l'habitent de sortir la nuit de leur quartier infect. Les juifs sont encore régis, à Rome, par des lois exceptionnelles; ils y sont en butte aux plus iniques vexations. Je traverse la rue marchande du Ghetto, couloir étroit comme les ruelles de Gênes et de Venise; une puanteur horrible s'en dégage. Vêtus de loques crasseuses, les hommes et les femmes, assis sur des escabeaux, travaillent sur les portes de petites échoppes sales et accroupies comme les êtres qui les habitent; des nuées d'enfants déguenillés grouillent sur le pavé» (p. 243).

(10) A.S. KAUFFMANN, *Chroniques de Rome. Tableau de la société romaine sous le pontificat de Pie IX*, Paris, G. Barba, 1865. Voir notamment les chapitres XXXII et XXXIV.

(11) YVES-MARIE HILAIRE, *Histoire de la papauté*, Paris, éd. du Seuil, 2003, coll. «Points-Histoire», chap. XVII, p. 399.

Document essentiel puisqu'il justifie le bien-fondé du combat mené par le cardinal Santa-Scala, relayé par Débora et les membres de la communauté juive. «Aujourd'hui, disait le texte papal, où l'*Alleluia* de Jacob éclate sous les voûtes de Saint-Jean-de-Latran; aujourd'hui où, aux lieux nouvelles du *lumen Christi*, nous prions à genoux, pour les juifs, devant les saints autels, quand le diacre chante: *Flectamus genua*, il nous est revenu à l'esprit ce verset de l'apôtre saint Paul: *Les juifs demeurent chers à Dieu, à cause de leurs pères, car les bienfaits de Dieu sont sans repentir*; et à cause de toutes ces choses, nous voulons que les souffrances des juifs soient allégées, dans la VILLE, et qu'ils soient traités à l'égal de nos autres fils les plus chers, etc., etc.» (pp. 68-69). Pourquoi le choix de cette bulle, parmi celles où figurent des décisions favorables aux juifs? Il faut rappeler l'existence de bulles plus anciennes, souvent citées. Tout d'abord, *Sicut Judaeis*, édictée par Callixte II vers 1120, et qui visait à empêcher le renouvellement des violences – allant du meurtre à la conversion forcée – faites aux juifs par les chrétiens lors de la première croisade. Puis, la bulle *Etsi Judaeorum* promulguée par Grégoire IX en 1233 condamna aussi les actes commis contre les juifs. Quant à la bulle *Lachrymabilem Judaeorum* d'Innocent IV, en 1247, elle demandait aux évêques d'Allemagne de ne pas laisser assassiner des juifs sur la base de fausses accusations. Chaque contexte était donc particulier; mais les efforts de ces papes furent toujours annulés par d'autres¹². Quoi qu'il en soit, on peut se demander si la bulle de Benoît XII n'a pas reçu elle-même un traitement romanesque: présentée dans le roman comme ayant miraculeusement échappé à l'incendie du sac de Rome, elle brille par son absence dans les rares articles d'historiens modernes concernant ce pape; d'autant que celui-ci n'a été élu que fin décembre 1334, ce qui rend caduque la possibilité d'une promulgation de cette bulle lors de la semaine sainte de cette année-là. Méry peut s'être trompé d'un an (la bulle pourrait dater de 1335), et son lapsus tiendrait au fait que lui-même se trouvait à Rome en 1834, pendant la semaine sainte. «Cinq siècles se sont écoulés depuis», dit le cardinal en lisant la bulle à Pie IX (p. 78), précisant peu après: «Il y a cinq siècles *aujourd'hui*, cet auguste livre en est témoin, un glorieux pontife, Benoît XII, étendit sa droite clémence sur le purgatoire du Ghetto romain». Tout se passe comme si Méry, ayant découvert cette bulle en 1834, personnellement ou par ouï-dire, oubliait un instant que l'action de son roman se situait douze ans plus tard. A-t-il lui-même écrit le texte papal sur la foi d'une simple allusion retrouvée par hasard? La mention de la «VILLE» le laisse penser: c'est en effet en Avignon, et non à Rome, que Benoît XII exerça son pontificat...

Un autre document, celui-ci bien réel, est inséré dans le roman: au début du premier chapitre de la troisième partie de *Débora*, Pie IX, qui a accepté le don de la statue de Moïse réalisée par le sculpteur Bezzi, avec Gédéon Costantini pour modèle, reçoit aussi «une députation des juifs du ghetto» (p. 8). La cérémonie est relatée, et une note de l'auteur – fait rarissime dans un roman – figure en bas de page: «*Le Journal des débats* du 24 août 1846, en énumérant les avantages que l'avènement de Pie IX promettait de donner aux juifs de Rome, a rapporté le fait suivant: "Pie IX accueillit avec bienveillance la députation des Israélites chargée de le féliciter à l'occasion de cet événement. Le souverain pontife ordonna que dorénavant les juifs participeraient aux aumônes qu'il ferait distribuer"». On comprend alors que cette

(12) Pour s'en tenir seulement à la période antérieure à 1334, Innocent III, dans la bulle *Etsi non displaceat*, en 1205, fut particulièrement virulent. Puis, trois ans après le quatrième concile de Latran, qui avait imposé aux juifs le port de signes vestimentaires spécifiques et le paiement d'une dime, Honorius III demanda dans la bulle

In generali concilio (1218) l'application effective et générale de cette mesure. Enfin, la confiscation des livres du Talmud fut promulguée, pour la première fois, par Grégoire IX en 1239 dans la bulle *Si vera sunt*, de même que la condamnation du prosélytisme par Clément IV dans la bulle *Turbato corde* en 1267.

note brève constitue sans doute la matrice du roman-fleuve, celui-ci reconstruisant, en ayant recours à l'invention, une chaîne complexe de causes et de motivations pour expliquer l'histoire officielle. Méry a éprouvé le besoin d'une caution, celle du réel, exprimée sous une forme purement informative, extraite d'un journal. Le document laconique, la simple chronique, fournit le fil à partir duquel l'imagination tisse une intrigue romanesque protéiforme.

Car c'est bien ici l'imaginaire le plus exubérant qui permet de dire les faits historiques. La famille Costantini fuit Tunis où elle n'est plus en sécurité dans une embarcation fournie par un prince de passage, Christophe Santa-Scala. La mère meurt avant de quitter le rivage et le fils est sauvé d'un naufrage, *in extremis*, par un capitaine hollandais, Van Ritter, qui les mène tous (le prince, Josué le père, Débora et Gédéon ses enfants) à Gênes, fief de la famille Santa-Scala. Deux jeunes gens sont amoureux de la sœur du prince, Memma: le peintre français Paul Gréant, et le diplomate Talormi. Si le premier a des espérances fondées, le second a essuyé un refus lors de sa demande en mariage. Mais Van Ritter, dès qu'il voit Memma, demande sa main à son frère, qui la lui accorde. Paul Gréant, poussé par Talormi, projette de partir, et auparavant de provoquer Van Ritter en duel; témoin de la préparation du sabotage d'un pont par un sbire de Talormi, il décide toutefois de rester pour empêcher un crime. Il est blessé par le sbire le soir du mariage de Memma, alors que Van Ritter doit reprendre la mer: la jeune femme reste seule, et vierge. Elle prend Débora sous sa protection. Au cours d'un duel, Paul Gréant croit tuer Talormi, qui voulait assassiner Van Ritter pour s'emparer de Memma. Celle-ci, avertie du danger rétrospectif qu'elle a couru, se donne à Paul, dans un jardin; mais Talormi resurgit. Il ne croit pas au départ manifeste de Memma, censée rejoindre son mari, et découvre qu'elle est enceinte.

Jusque-là, rien ne justifie le titre du roman: depuis leur arrivée à Gênes, les Costantini, en tant que personnages, s'effacent derrière Memma et ses soupirants; Débora elle-même est placée au second plan. Si l'on reconstitue le schéma actantiel du début de *La Juive au Vatican*, on aboutit aux résultats suivants: l'objet reste le même (le mariage), ainsi que le destinataire (Memma); mais, selon les destinateurs, les adjouvants et les opposants varient. Si c'est Talormi, l'adjouvant est Barbone¹³, le sbire, et le destinataire joue aussi le rôle de l'opposant; si Paul est le destinateur, Memma joue aussi le rôle d'adjouvant, Talormi étant l'opposant déclaré, Van Ritter et Santa Scala les opposants malgré eux; enfin, dans la situation concrétisée, Van Ritter est le destinateur, le prince, l'adjouvant, Talormi se maintient dans le rôle d'opposant, que Paul ne conserve pas.

C'est à partir de la reprise du récit, après six ans, dans une autre ville, Rome, que cette intrigue amoureuse se révèle préparatoire à l'intrigue principale. Comme dans un opéra (Méry fut, notamment, le co-librettiste de *Don Carlo*, et, auparavant, le traducteur du livret italien de la *Sémiramis* de Rossini), tous les protagonistes sont regroupés dans le même lieu, jusqu'à la résolution de l'action principale, et encore au-delà. Talormi cherche toujours à se venger, Paul, à se justifier auprès de Memma, qui continue à le fuir. Le lien entre l'intrigue romanesque et l'événement historique, c'est le prince Santa-Scala qui l'assure. Devenu cardinal, il ne comprend pas qu'on puisse après dix-huit siècles accuser les juifs d'avoir tué Jésus. La situation qu'il déplorait au début du roman («À quelques pas de la basilique de ce juif glorieux, de cet apôtre de Jérusalem, les enfants d'Israël sont parqués comme un vil troupeau dans de honteux carrefours et portent, écrite sur leur tête, la note d'infamie qui les voue

(13) Ce nom est celui d'une maladie contractée dans *Rome contemporaine*, *op. cit.*, p. 286. par les poulains, comme le rappelle Edmond About

«A ce cri, le prêtre recula, le lévite éteignit le cierge, la cérémonie fut interrompue; des milliers d'échos vivants répétèrent le chœur formidable: 'C'est une juive! Ne bénissez pas! C'est Débora la juive qui vient profaner la fête! Mort à la juive!'» (pp. 84-85). L'in vraisemblance est telle que le lecteur ne peut y croire, et conclut à une nouvelle machination de Talormi. Or, à cette scène publique où lady Stumley ne sort pas de sa voiture, et ne s'exprime pas non plus, soustraite à la foule par Virgilio, correspond, sur le mode intimiste, une autre séquence, au chapitre VII, où la jeune femme, fuyant Rome en chaise de poste, dévoile à son intendant sa véritable identité. Grâce à cette péripétie, la plus forte du roman, le lecteur comprend, après coup, pourquoi Débora cherchait avec tant de force à dissuader son frère d'aimer lady Stumley¹⁴, l'aristocrate anglaise et la jeune fille du ghetto ne formant qu'une seule et même personne. Le récit de l'aveu permet aussi de combler quelques blancs narratifs: elle «raconta en détails les services qu'elle avait rendus avec ce nom d'emprunt à la liberté des juifs; elle n'oublia pas surtout cette mémorable visite rendue au Vatican, et se glorifia d'avoir été la première juive dont le pied eût osé fouler les marbres chrétiens du palais et de la basilique interdite aux fils d'Israël» (p. 243). Et ce coup de théâtre fournit au lecteur le plaisir d'une lecture rétrospective, où des indices ténus prennent alors tout leur sens; en outre, grâce à plusieurs analepses, il recueille des informations sur les six années (1840-1846) diégétiquement absentes. Enfin, l'aboutissement de la demande en révision du procès de Paul Gréant, devant le tribunal de la Sacra-Consulta présidé par Santa-Scala, permet à lady Stumley de réitérer son aveu, publiquement, au cours d'un long monologue où l'accusée plaide avec véhémence sa propre cause: «Eh bien! oui! je suis Débora, je suis Débora, la juive! Vous êtes si charitable à Rome envers les pauvres juifs, que Dieu même nous permettrait le mensonge pour vous tromper quand vous nous persécutez. [...] Débora est devenue lady Stumley, non point par une sottise vanité ambitieuse, non point pour renier la sainte religion de ses pères, (...) mais par dévouement pour les juifs dont vous faites des martyrs. Lady Stumley a fait ce que Débora la juive n'aurait pu faire. Lady Stumley est entrée au Vatican; elle a eu la gloire de trouver dans ses archives la bulle qu'un glorieux pape a faite en faveur des juifs, dans les ténèbres du bas moyen âge, bulle qu'on n'ose ratifier aujourd'hui dans notre siècle des lumières; et ce n'est point Pie IX qui refuse de ratifier cette bulle de son glorieux prédécesseur: Pie IX est un pontife éclairé, libéral, tolérant; il s'est élevé à la hauteur de son siècle; il veut continuer Clément XIV, et faire oublier Alexandre VI. Nos ennemis ne sont pas sur la chaire de saint Pierre; ils sont blottis sous l'escalier, et quand un ordre libéral tombe du siège suprême, ils le ramassent, et ces faussaires, malgré Pie IX, le changent en édit d'oppression! Lady Stumley a eu le droit de soulager les misères du Ghetto sans exciter de l'ombrage; lady Stumley a donné du travail à vos artistes sans les compromettre aux yeux de vos jaloux inquisiteurs [...]»¹⁵.

Débora va retourner au Vatican, et, cette fois-ci, voir le pape: Pie IX a accepté le don de la statue de Moïse, et la jeune femme assiste à la réception de la délégation communautaire. Mais si Débora a toujours partagé les épreuves des juifs, ses épreuves personnelles¹⁶ les plus dures commencent après cette seconde visite, bien qu'il

(14) Parmi les topoï littéraires de base, seul manque à ce roman celui de la scène de reconnaissance.

(15) *Débora*, t. II, chap. IX, pp. 299-302.

(16) À ce sujet, voir Mikhaïl BAKHTINE, «Du Discours romanesque», in *Esthétique et théorie du roman*, trad. Dara OLIVIER, Paris, Gallimard, 1978,

coll. Tel, pp. 204-205: «Le premier type fondamental du roman d'aventures est organisé, comme le roman baroque, par une forme ou une autre de l'idée d'épreuve. [...] Le levain baroque du roman d'aventures est très agissant: même dans la structure du roman-feuilleton de la plus basse qualité, on découvre des aspects qui, au travers du roman

n'y ait aucune corrélation à y chercher. Simplement, en ne s'arrêtant pas sur ce point d'orgue, mais en préparant, sur fond historique et politique plus large (le combat de patriotes italiens au moment de la création, à Viterbe, de l'opéra de Verdi *I Masnadieri*)¹⁷, une stratégie de dénouement où les forces du bien et celles du mal, en lutte depuis le début du roman, subissent exactement le même sort, *Débora* signale que la lutte engagée pour le changement des mentalités devra se poursuivre longtemps encore. Le récit ne va pas au delà de 1846: de fait, rien dans le roman ne décrit l'ouverture du ghetto, la réaction des juifs, leur vie plus libre. Les deux volumes, encore une fois, ne relatent que les antécédents de cet événement. La fin peut susciter plusieurs interprétations: sa brutalité tient-elle au fait que les lecteurs se lassaient? Ou l'auteur lui-même voulait-il passer à un autre livre? Nous n'en savons pas assez sur les circonstances de composition et de publication pour apporter une réponse. Cette fin ressortit davantage à l'esthétique du mélodrame ou de l'opéra vériste qu'à celle du roman populaire; elle est aussi très décevante pour les amateurs de *lieto fine*. Mais c'est précisément pour cette raison qu'elle se dégage de la vulgate romanesque, et qu'elle en mine l'axiologie (extrême cohérence, polarisation, triomphe de la justice et de l'amour). L'enchevêtrement des péripéties, les coïncidences irréalistes, se résolvent dans la délivrance d'un message lucide. De la fuite hors de la maison natale aux vociférations de la foule romaine, de la crucifixion diaboliquement imaginée par Talormi à l'ultime sacrifice, le roman affirme page après page la récurrence d'un antisémitisme difficile à éradiquer¹⁸. Au tournant du siècle suivant, dans la tourmente de l'Affaire Dreyfus, et, au delà, de façon inhumaine, le pessimisme de Méry se vérifiera encore.

SOPHIE GUERMÈS

baroque et d'*Amadis*, nous conduisent aux formes de l'autobiographie chrétienne primitive, aux autobiographies et légendes du monde latino-hellénistique».

(17) En réalité, cet opéra fut créé à Londres le 22 juillet 1847.

(18) La récente béatification de Pie IX (3 septembre 2000) par Jean-Paul II a d'ailleurs réveillé des conflits: les opposants ont souligné un revirement du pape à l'égard des juifs, au moment de son retour à Rome en 1850, après les troubles des années 1848-49; ils ont aussi rappelé «l'affaire Mortara», du nom d'un enfant de Bologne enlevé à sa famille israélite pour recevoir une éducation catholique sous prétexte qu'une servante lui avait

secrètement fait donner le baptême lors d'une maladie qu'elle croyait fatale (l'enfant devint prêtre; il mourut à 89 ans). Cette affaire avait divisé l'opinion et pris un tour international. Edmond About y fait notamment allusion dans *La Question romaine*, op. cit., pp. 87 et 165. On pourrait d'ailleurs penser que Méry écrit *La Juive au Vatican* et *Débora* pour rappeler, dans un tel contexte, la bienveillance du pape à l'égard des juifs au début de son pontificat; il n'en est rien: l'enfant fut enlevé en 1858, plusieurs années après la parution de ces romans. Sur les enlèvements d'enfants juifs en vue d'une conversion, voir aussi A. S. KAUFFMANN, *Chroniques de Rome*, op. cit., pp. 209-211, 230 et 270.